

# L'alternative sans fin

**Henri-Pierre Jeudy**

DANS **LIGNES** 1991/1 n° 13 , PAGES 48 À 56

ÉDITIONS **ÉDITIONS HAZAN**

**ISSN 0988-5226**

**ISBN 9782877361811**

**DOI 10.3917/lignes0.013.0048**

**Date de mise en ligne : 06/12/2014**

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-lignes0-1991-1-page-48?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Hazan.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

HENRI-PIERRE JEUDY

### **L'ALTERNATIVE SANS FIN**

L'imminence de la guerre et le jeu des menaces respectives ont créé le théâtre d'une simulation pétrifiante. L'enjeu, car il y en a toujours un, même si les dés sont pipés, est-il celui d'un nouvel ordre polémologique ?

#### **La guerre propre**

Pas de femme, pas d'alcool, une technologie de pointe au service d'une guerre-éclair qui devrait laisser des traces aussi « naturelles » que celles d'un cataclysme. Et, face à cette logistique sans bavure possible ni cruauté superflue, l'annonce de la barbarie suprême : « on mangera le corps des soldats américains ! ». Pourtant, les troupes occidentales font la preuve de leur bon comportement moral sur la terre sainte islamique : les coutumes de l'excès qui caractérisent le temps de la guerre et de ses longs préparatifs sont massivement refoulés au nom du respect des

autres religions. Même les aumôniers militaires sont obligés de se déguiser en infirmiers pour ne pas être reconnus. Un tel ascétisme contraint ne peut qu'assurer la victoire puisqu'il suppose la volonté farouche d'épouser les interdits sacrés de l'ennemi. Aucune souillure : les corps des soldats sont aussi purs et transparents que leurs instruments technologiques les plus sophistiqués. En miroir de l'obscénité médiatique d'un conflit qui n'en finit jamais de s'enfler des discours démagogiques les plus outrecuidants, s'affiche la propreté d'une technologie guerrière qui réalise cette fusion fantastique entre l'ordre télématique et le « corps militaire ». Ainsi, l'alternative était prête : si la guerre médiatique échoue en n'accomplissant pas jusqu'au bout son rôle de sublimation consensuelle, la guerre télétechnologique lui succédera par écran interposé. Mais il faut encore des hommes pour faire la guerre et leur nombre signifie la détermination de l'engagement d'un Etat. Malgré la surpuissance technologique, les troupes continuent à se compter, le nombre d'hommes envoyés sur le champ de bataille permet d'anticiper la quantité virtuelle des morts et de se représenter l'ampleur du sacrifice consenti par les différentes nations. Les morts ne seront plus les mêmes, ils n'auront plus l'air d'être les victimes propitiatoires des rituels guerriers, ils ressemblent déjà à des victimes accidentelles précomptées comme les survivants d'un séisme.

La guerre a souvent été comparée à une catastrophe, mais tenir l'une et l'autre pour identiques, c'est réussir à naturaliser les effets de la première. Des milliers de cadavres, des tanks et des avions éventrés peuvent alors former le paysage d'un sinistre dont le simulacre accidentel fait oublier les déterminations politiques originaires. Autant le fanatisme religieux démontre la pérennité des grands élans populaires, autant la guerre télétechnologique transcende toute

croyance idéologique en donnant la preuve de son auto-finalité. Le rappel à l'évidence du risque de « se faire trouer la peau » peut paraître presque obscène au regard d'une stratégie qui fait de l'homme un simple support de l'argumentation polémologique. Une guerre peut-elle se dispenser de toute motivation objectivable pour atteindre la forme de l'abstraction pure ? Plus l'ordre technologique irrealise la mort, plus il donne de la guerre l'image d'une catastrophe naturelle qui pourrait être évitée. Les désastres militaires pourraient devenir des figures anticipées de la métamorphose du monde. Quand un séisme survient, malgré toutes les mesures prises pour en limiter les conséquences les plus meurtrières, l'idée d'un défi de la Nature persiste comme figure de destin pour l'humanité. Et la solidarité internationale s'acharne à résister aux signes d'une fatalité qui viendrait consacrer l'impuissance des hommes. Avec la pseudo-guerre du Golfe, les faux défis deviennent les escarmouches d'une pantomime. Une guerre « naturalisée » se prépare alors comme un exercice de survie dont la fonction serait devenue conjuratoire. La préparation à toutes les catastrophes s'est perfectionnée mais la gestion d'une telle simulation n'a jamais eu, a priori, d'effet dissuasif. Une guerre propre et naturelle, c'est une guerre qui ne cesse de se préparer sans jamais avoir l'air d'éclater. Elle se donne pour l'image d'un chaos nécessaire comme le raz-de-marée qui bouleversera, un jour, la morphologie des territoires par un gigantesque lavement. C'est son nouvel horizon, sa nouvelle métaphysique.

### **Portrait en trompe-l'œil**

L'art du trompe-l'œil ne trompe plus personne. Il s'est banalisé et ne crée aucune surprise. Saddam Hus-

sein n'a qu'un seul masque. Sa main caresse la tête d'un petit otage en annonçant combien il serait regrettable que des êtres innocents meurent au cours d'une guerre horrible. Il s'est fabriqué « un bouclier humain », puis il a libéré ses « hôtes » au compte-gouttes en appliquant les règles d'un véritable marchandage. En Occident, on l'a comparé à Hitler alors que sa popularité dans le monde arabe n'a jamais cessé de croître puisqu'il a réussi à démontrer avec ostentation combien il avait toutes les chances de vaincre les Américains profanateurs de la terre sainte. En arabe, Saddam signifie « cogneur » et ce nom de personnage semble aller comme un gant à une idole qui joue de son pouvoir sans jamais défaillir. Ses caprices le révélaient tantôt comme un être irrationnel, tantôt comme un sombre calculateur, prêt à utiliser tous les subterfuges pour parvenir à ses fins. Au rythme de ses déclarations intempestives, on le prend pour un fou, on le prend pour un stratège odieux... Il renvoie en miroir médiatique les tactiques les plus usuelles de la manipulation des mentalités comme si le jeu n'avait pas de clôture possible parce qu'il est devenu trop prévisible. Pour les Occidentaux, l'impression d'être dupé se dupe elle-même : les actes de « bonne foi » et de « mauvaise foi » sont identiques. La Grande Conscience Universelle ne peut plus se leurrer avec des intentions qui se nient elles-mêmes. La parodie des conflits ne connaît plus d'exclu, elle englobe tous les protagonistes qui ont bien du mal à reconnaître leurs propres positions dans un jeu où les règles ont toujours l'air d'être dans les mains des mêmes personnages aux masques bien usés. Un tel théâtre de la souveraineté, aussi caricatural soit-il, n'a même plus la puissance de dévoiler la monstruosité contemporaine.

Ainsi l'horreur peut-elle se répéter sans engendrer sa négation critique, en devenant la figure multiple des ignominies qu'aucune ironie du sort ne viole comme un coup de semonce escompté, ne serait-ce que pour éviter la rancœur trop bien installée. L'abjection n'exerce pas d'effet cathartique, sa fonction spéculaire se réduit au simple mimétisme d'un consensus qui semble toujours menacé et rétabli. Les grands acteurs du théâtre mondial ne sont pas inattendus, leur rôle est de savoir maîtriser les règles de l'abjection en se faisant l'écho d'une morale universelle. Quand ils veulent le bien des autres ou le bien du monde, leurs bonnes intentions sont exaltées afin qu'on oublie leurs actes pervers les plus flagrants. Il y a, pour ainsi dire, une abjection de « bon ton », supportable, justifiée pour des raisons d'Etat, légitimée par des stratégies d'équilibre afin d'empêcher le pire. Mais quand l'abjection s'accomplit à visage découvert, elle devient le symbole d'une gestion optimale de la perversité. Saddam Hussein a beau redoubler en miroir les horreurs du monde, il ne joue pas le rôle d'un détonateur des machinations politiques et économiques, le mimétisme de l'abjection et sa surenchère ne font que consacrer la stricte répétition des stratégies de marchandage.

### **Les soldats du droit**

Soldats du droit et soldats de la liberté se retrouvent sur le même front. En principe, ils ne devraient pas se ressembler, même s'ils donnent l'apparence de défendre des causes similaires. Les premiers sont là pour faire respecter l'idée universelle du droit, par delà les intérêts particuliers des nations, et les seconds se

sont bien installés pour que règne la liberté des peuples, contre les actes de tyrannie qui asservissent des populations incapables de se défendre elles-mêmes. Pour les uns et les autres, le « bon droit » ne fait aucun doute, le discours politique est là pour les rassurer et leur donner cette puissance de légitimation qui devrait leur garantir la lucidité la plus accomplie de leurs motivations énoncées. L'invocation de la liberté, malgré son archaïsme quelque peu désuet, continue d'être crédible même si personne n'est dupe, pas même le soldat qui vient de simuler encore une fois un combat pour elle. La liberté excite, elle fait jouir depuis que tout le monde s'accorde à penser qu'elle est à l'origine de bien des formes d'extermination. L'expression « soldats du droit » paraît plus nouvelle. Nul n'ignore que la liberté n'a jamais cessé d'être bafouée, mais le droit ? Enfin, la rhétorique peut-elle changer : le droit doit être reconnu par tous, c'est la condition même de la survie de l'humanité, il est international, universel, et peu importe que sa conception soit d'abord occidentale, puisque sa souveraineté garantit l'intégrité des nations et la survie des hommes. Face au pouvoir de la religion, aux risques de fanatisme, le droit représente la conquête de la Raison, il s'oppose d'abord au « droit du plus fort », même si l'exigence de son respect reste conduite par des traditions impérialistes. Les « soldats du droit » ne sont pas innocents, ils savent bien pourquoi ils sont appelés à se battre, mais leur nouveau titre de noblesse leur confère la certitude d'une rationalité objective de leur motivation et le « moral des troupes » se soutient de telles croyances qui stimulent les parodies de l'activité militaire. Ce qui frappe, c'est l'incantation du droit comme garantie ostentatoire de son universalité. La légalité s'oppose à toute volonté actuelle de légitimation

quand les principes de sa constitution se fondent sur un état de fait antérieur, lui-même historicisé : un découpage territorial ne peut être remis en cause puisqu'il a été consacré comme tel pour déjà mettre fin à des conflits passés. Dès lors, toute violence manifestée contre un symbole spatial de l'intégrité prend figure de viol du droit. Si, en France, on aime à revendiquer des « droits à », se défendre pour le droit paraît tout aussi logique. Comment se représenter le droit des autres sans se référer à des valeurs et des critères imposés au nom d'un universalisme qui est pourtant loin d'être partagé ? Ainsi, les soldats de la Révolution allaient tenter, en 1789, de diffuser les nouvelles idées du droit des hommes dans le monde entier au prix de leur propre vie. Les soldats du droit participent aujourd'hui d'un autre jeu : ils ont tout l'air de perpétuer la commémoration du bicentenaire de la même Révolution. Ils ne sont pourtant pas sortis du musée Grévin, ils sont de vrais soldats, ils ne sont pas là pour singer la guerre. Ils la feront s'il le faut. Ils sont peu nombreux parce qu'ils représentent un « esprit supérieur » capable de comprendre le sens des revendications légitimes de l'ennemi, ils sont prêts à reconnaître le droit de l'autre dans la mesure où ce dernier accepte l'idée que ce qu'il a fait est illégitime. Ce simple geste suffirait à signifier le passage rituel dans l'ordre universel du droit ! S'il était accompli, les soldats du droit auraient eux aussi réalisé leur mission car toute la subtilité du jeu tient au fait que, par delà les issues possibles du conflit, leur présence continuera de démontrer l'idée d'une certaine humanité capable de construire toujours l'entente des peuples autour du droit international, qui ne supporte à aucun prix les signes d'un outrage. Sans une telle invocation permanente de la valeur du droit, le destin du monde est

menacé par le non-sens et le chaos. Il n'y pas de subversion possible du droit puisque celui-ci donne sa raison à l'histoire. La fonction incantatoire du droit outrepassa l'idéalisme de la liberté en créant l'illusion de la conquête d'un consensus universel fondé sur la transcendance de la norme.

### **Le compte à rebours**

Les scénarios établis sur l'origine et le dénouement d'un conflit qui risque de devenir mondial semble relever de plus en plus de la certitude acquise plutôt que d'un calcul de probabilité. La part de hasard liée à l'événement inattendu demeure restreinte. Le jeu entre les coups de théâtre et les décisions qui se prennent dans les coulisses finit par ne créer que de faux effets de surprise. La prévision a tout l'air d'être insensée quand elle est au contraire parfaitement réglée. L'ultimatum était-il un moyen de précipiter le cours des événements déjà si bien orchestré ? Les pronostics et les paris n'ont pas cessé de se multiplier au rythme des déclarations et des actes qui ont toujours laissé croire à une véritable coordination des dénouements. Comme le feuilleton télévisuel était devenu lassant pour beaucoup, fallait-il utiliser le suspens que provoque un ultimatum ? Même le compte à rebours n'aura engendré qu'un léger vent de panique à cause du silence maintenu des protagonistes. Les scénarios du futur ne suffisent plus à entretenir la mise en scène des éventualités possibles, à réinjecter de l'incertitude dans la logique de ce qui pourrait advenir. Ils fonctionnent comme les « boîtes noires » de l'accident de prévision. Ne persiste aucune figure de destin qui pourrait faire croire encore aux vertus d'un détermi-

nisme salvateur puisque la construction du futur trahit sa propre ironie en promouvant de la réalité indécidable alors qu'elle a déjà été décidée. Plus l'inattendu est attendu, reconnu, prévisible, et plus il est destiné à redevenir inattendu, surprenant, comme si le jeu venait à commencer quand les dés ont déjà été joués. L'anticipation est rétroactive, ce qui devrait l'annuler au moment même où elle confirme sa précision. Si seulement c'était le destin qui frappait aux portes du désert, la guerre deviendrait sainte pour tout le monde. Mais voilà, l'indécidabilité relative n'a rien de fatidique, elle s'entretient d'elle-même et les stratégies de décision qui semblent la réduire ne font à leur tour que de lui « donner du mou ». Les intransigeances annoncent la possibilité même de transiger et les menaces les plus résolutoires sont des signes incantatoires pour la paix. Les raffinements de la prévision ne cessent de faire la preuve de leur acuité en organisant la pétrification de la scène. Suite à l'ultimatum, les armées se préparent, les derniers dispositifs se mettent en place et, quelques jours avant le moment crucial, l'activité diplomatique se redéploie comme si personne ne pouvait vraiment imaginer qu'une telle guerre puisse éclater. Ainsi l'ultimatum est-il devenu la carte maîtresse de la parodie du jeu médiatique en faisant croire que le président Bush ne plaisanterait plus... Tant que Saddam Hussein avait en main les cartes du marchandage, on savait désormais qu'il continuerait à jouer mais le président Bush s'est toujours donné l'air de vouloir mettre fin au jeu. L'attente adopte alors une tournure plus dramatique, dans l'expectative des gestes de la relance puisque la communication ne doit jamais être rompue. Tous les signes de la poursuite du jeu se multiplient pour signifier combien la logique inéluctable qui conduit à la guerre est elle-même déjà accomplie. Il suffit désormais de faire comme si le conflit s'était déjà produit.

**Le 7 janvier 1990.**